

Trois pensées : traduites de Wilhelm Muller

Autor(en): **Favrat, Ls / Muller, Wilhelm**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 33

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 16 août 1919. — A propos de médailles (J. M.). — Trois pensées (L. Favrat). — Ouna krouë linvua (Luvi dou Pra d'amon). — Le trésor de Cries (Maurice Gabbud). — Perles oratoires. — Lou meydzou et son dièrçon (Djan-Dzatiel). — Vaudois et Genevois. — Feuilles : Du Jurat au St-Théodule (O. Badel). — Boutades.

A PROPOS DE MÉDAILLÉS

D'ACCUS ont trouvé spirituel de rire de la distribution, par plusieurs localités romandes, de médailles, de montres ou de gobelets à ceux de leurs habitants, soldats, qui ont été mobilisés de 1914 à 1918. Ces rieurs ont exercé leur verve satirique sur le dos de ce bon mouvement de patriotisme reconnaissant. C'est faire de l'esprit à bon compte. Chacun sait qu'on peut aisément tourner tout en ridicule, même les choses les plus sérieuses et les plus respectables. Il n'y a rien de bien malin à cela et il n'y a pas du tout sujet d'en tirer vanité, au contraire. Oui, au contraire, car eussent-ils mille raisons plus ou moins plausibles pour expliquer leurs ricanements, ces incorrigibles persiflages, qui jouent aux esprits forts, font œuvre mauvaise. Ou bien alors ils n'ont pas compris. Dans ce cas, tant pis pour eux.

Nous disons qu'ils font, consciemment ou non, œuvre mauvaise. C'est certain. Surtout en ce moment où le monde et les esprits, bouleversés, dévoyés, ont besoin de se ressaisir, de se raccrocher à quelque chose, de renouer quelques-unes des traditions qui ont été brusquement rompues par les cinq ans de guerre. Ce ne sont certes pas les plaisanteries alambiquées des intellectuels — avec un grand I — qui leur tendront la perche. La guerre, si elle a mis sens dessus dessous les esprits et certaines idées en cours avant 1914, a de même fait le procès de cet intellectualisme superficiel, suffisant, gouailleur, et de plus irrévérencieux à l'égard des croyances et des traditions populaires, souvent les plus dignes de respect, sinon d'admiration. Il ne fait plus rire ; il fait sourire.

Nous avons eu l'occasion d'assister à l'une de ces distributions de médailles aux mobilisés. C'était à Mont-la-Ville, le dimanche 3 août. Nous en avons remporté le plus agréable souvenir et les plus reconfortantes impressions. Et nous n'avons jamais eu le sentiment que les habitants de ce beau village du pied du Jura et ceux qui, des villages voisins étaient accourus pour assister à la fête, se soient mépris le moins du monde sur le vrai sens de la cérémonie. Ils l'ont prise au sérieux, et ils ont bien fait. Mais il n'est venu à l'idée de personne que ces médailles, vieux et jeunes, fussent des héros. Nous n'en sommes point encore là. En Suisse, moins peut-être qu'en nul autre pays, on ne se peut méprendre sur le vrai sens du mot héroïsme. On ne confond pourtant pas Winkelried et le sergent Bataillard, Davel et Jean-Louis. On sait bien que nos braves soldats ne se sont pas battus, dans cette dernière guerre. Mais on sait aussi que s'ils n'ont pas dû croiser le fer, ils n'en ont pas moins eu, durant

plus de quatre ans, à diverses reprises, un service très pénible, souvent très déprimant par sa passivité, et qui leur a demandé parfois autant, si ce n'est plus de résignation, de patience, de volonté, qu'à ceux qu'excitait, qu'animait sans cesse, au milieu de la mitraille, l'aiguillon de la victoire ou celui de la revanche.

Du reste, si nos soldats avaient dû se battre, il n'est pas douteux qu'ils eussent été aussi braves, aussi héroïques que d'autres, et que tous eussent donné sans marchander leur vie pour la Patrie menacée.

On sait aussi que nos bons troupiers, à chaque appel nouveau du pays, ont tout quitté, même au prix de réels sacrifices, pour courir à leur poste. On sait, enfin, et plusieurs de ceux-là ont eu de même leur médaille, leur montre ou leur gobelet, que, tandis que l'élite du pays était à la frontière, vieillards, femmes, enfants, la suppléait aux champs, au bureau, à l'atelier, afin de préserver le pays de la ruine.

Voilà tout simplement ce qu'ont compris nos autorités et nos populations. Elles ont récompensé très modestement, comme il convient en démocratie, non des héros, mais de bons soldats, de bons patriotes, qui, eux non plus, ne se trompent nullement sur le vrai sens de la distinction dont ils ont été l'objet et n'en tirent point vanité. Et cette récompense est bien méritée.

Telle est l'impression que nous avons remportée de la fête des médaillés de Mont-la-Ville, la seule à laquelle nous avons eu le plaisir d'assister ; mais elles furent toutes semblables, à peu de chose près. Il n'y eut pas tant de discours — on en est saturé, rassasié, aujourd'hui ; on veut des faits — mais les orateurs que nous avons entendus, M. le pasteur Curchod, car l'Eglise est chez nous de toutes les bonnes fêtes patriotiques, M. le syndic Cardinaux et M. le capitaine Albert Guignard, représentant du Département militaire, ont dit en termes éloquents ou pittoresques ce qui devait être dit, rien de plus, rien de moins. C'est là tout le secret pour se faire écouter et applaudir.

* * *

Et maintenant, à l'adresse de nos aimables lectrices, terminons par la citation, de mémoire, d'un passage amusant du discours de M. le syndic Cardinaux.

Faisant allusion au courage, à l'initiative, à l'habileté que les femmes ont montrés pour suppléer leurs maris appelés sous les drapeaux, ainsi qu'à l'insouciance générale et coupable des hommes à l'égard de l'accomplissement de leurs devoirs civiques, en matière de votation et d'élection, M. Cardinaux a dit :

« Ne sé pas se dein noutro canton on verra on dzo lè fennés vôtâ ? L'est possible, ca on ein a dza devezza du grand tein dein lè papâ et mimo aô Grand Conset. Se cein arrevè, on porrai ma fâi bin vaifrè pllie dè fennés que d'hommes dévânt lè z'urnes.

« Quinna vergognè quand mimo po lo sesqu'à barbâ, quand la Marianne derâi à s'n'homme :

— La Fanny et mè, on est z'alla à la vôte et por itre bin sù de nè pas sè trompâ, la Fanny a votâ oï et mè yé votâ nâ ! »

Ceci ne veut pas dire que l'honorable syndic de Mont-la-Ville est féministe ou ne l'est pas. Du reste, ça ne nous regarde pas.

J. M.

TROIS PENSÉES

Traduites de Wilhelm Muller.

I

L'INSENSÉ, quand la bise au loin cesse de bruire,
Se hâte de jeter son vieux manteau d'hiver :
Si l'étoile se lève et commence à te luire,
Si la nuit est sereine et le jour moins amer ;
Oh ! si tu vois enfin le bonheur te sourire,
— C'est moi qui te le dis, et souviens-t'en toujours, —
Garde-toi d'oublier l'ami des mauvais jours !

II

Comme l'abeille qui s'empresse
De recueillir les sucs au calice des fleurs,
Oh ! goutte à goutte aussi recueillons la sagesse,
Car ce miel amassé, dans les jours de tristesse,
Peut nous épargner bien des pleurs.

III

Chacun poursuit avec effort
Un bonheur, un but, quelque chose,
Et le poursuit jusqu'à la mort ;
Mais hélas ! — dites-m'en la cause, —
Pour la plupart ce but joyeux,
Ce but où leur bonheur repose,
C'est une plume, un rien qu'ils soufflent devant eux.

L^s FAVRAT.

OUNA KROUË LINVUA

(Patois de la Gruyère).

TZAKON chà que lè bothu l'an krouë linvua et mé d'ouna ruja din lou boutha ; Fonfon ou Tèno n'in dirè on, ma irè le premi a n'in rire et à rebrekâ ou to fin hou ke volan le tzeagni. On dedzâ dè bon matin ch'inbriyâvé kontre Bulu. Pri dou kabarè, rékontrè le Bouârno à Germain ke li di in rijolin :

— Hé ! l'èmi Fonfon, t'à tzerdji dè bon matin, vuè.

— Pâ tan, li rèpon achetou le bothou. Te tè moujè ke lè dè bon matin pèchke le dzuè n'intrè ver tè tiè pè ouna fenithra !

(La Gruyère).

LUVI DOU PRA D'AMON.

LE TRÉSOR DE CRIES

Conte valaisan de Boccace.

L A où s'élevait jadis un hautain castel féodal, mal famé comme bien de ses pareils et tombé en ruine avec le régime qu'il représentait, se trouve maintenant au sommet du hameau attigué aux rocailles, une chétive maisonnette, uneasure presque. Il y a peu d'années, deux personnes y menaient une existence tranquille, semée cependant de quelques soucis domestiques. Le père est un brave paysan, de ceux de la vieille roche, comme on dit, un homme sans vice ni malice, mais affligé pourtant d'un grave défaut pour la vie pratique, une